

L'Abuille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Saints de France.—Saint Vincent de Paul. La Dot de Juliette. La Caricature des Mousard. Le Dernier Servant. La Grande Honorine. Le Pavillon de Cristal. Nunc Dimittis, poésie. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Anniversaire de la Fondation de l'Abuille.

NOTRE EDITION DU

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance: édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Abuille, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quarante-huitième année de son existence, et à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puera dans ses liasses, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abuille si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arriveront-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

Entrevues de Souverains.

Les entrevues de chefs d'états, empereurs, rois ou présidents, sont toujours motivées, quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne au dehors, par la politique. Les liens de parenté, les relations de bon voisinage, le plaisir d'une excursion ne comptent pour rien dans la rencontre de deux chefs d'états; ils n'ont d'autre but que de discuter et de régler, s'il est possible, des questions politiques intéressant leurs pays respectifs. Et c'est pourquoi elles intéressent à un si haut point l'opinion publique, ces entrevues.

Elles ont d'ailleurs un caractère éminemment pacifique. Ce n'est pas pour lui chercher querelle qu'un chef d'état va à la rencontre d'un autre; il pourrait le faire en restant dans son pays; c'est, au contraire, pour donner des explications sur des actes qui, mal interprétés, pourraient amener des froissements, dissiper tout malentendu et, très souvent, arriver à une entente qui écarte bien des causes de conflit dans l'avenir.

Il faut saluer ces entrevues avec joie, car elles servent indubitablement plus à la cause de la paix que toutes les conférences du monde.

Le roi d'Angleterre, Edouard VII, voyageait beaucoup autrefois, quand il était Prince de Galles, mais c'était alors pour son plaisir quoiqu'il fut l'héritier d'un des premiers trônes du monde. Depuis qu'il a succédé à la reine Victoria il voyage presque autant, mais en qualité de souverain, et il est à remarquer que tous ses déplacements ont eu pour conséquence la conclusion d'accords, de traités, d'ententes, de conventions dont le but est essentiellement pacifique. Edouard VII vient d'avoir une entrevue avec l'empereur allemand Guillaume II, et quoiqu'il ne soit commenté de diverses façons, il n'est pas douteux qu'elle n'améliore les relations entre l'Allemagne et l'Angleterre et ne diminue, en même temps, la tension politique en Europe.

Après avoir quitté l'empereur allemand à Wilhelmshöhe le roi d'Angleterre s'est rendu à Iech, où l'attendait le vénérable empereur d'Autriche, François Joseph. Avec celui-ci, comme avec son jeune allié d'Allemagne, Edouard VII a discuté certaines questions d'intérêt commun, et on annonce qu'il se sera arrêté à une entente complète au sujet de la politique à suivre dans les Balkans, particulièrement en ce qui concerne la Macédoine.

A propos du Maroc, Edouard VII a déclaré que son pays s'entendrait aux clauses de la convention d'Algéiras et a maintenu qu'aucune puissance, en dehors de la France et de l'Espagne, n'avait le droit d'intervenir. Ainsi le voyage du souverain anglais dans l'Europe assure un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre, une entente avec l'Autriche au sujet de la question d'Orient et une pleine liberté d'action pour la France et l'Espagne dans le Maroc. La Conférence de La Haye n'en a pas tant fait.

Une maison qui s'effondre.

Chicago, 16 août.—Cinq personnes ont été tuées et onze blessées, dont trois mortellement, par l'effondrement d'une maison à deux étages, ce matin, à Chicago.

LE Véritable Mandrin

Lorsqu'on va visiter la grotte de la Balme, à la frontière du Lyonnais et du Dauphiné, écrit Jean Frolo, le guide ne manque pas de vous signaler l'asile où Mandrin fabriquait en paix de la fausse monnaie. Or Mandrin ne fabriqua jamais de fausse monnaie et ne séjourna jamais dans la caverne de la Balme. Mais comme les Dauphinois ont gardé un souvenir vivace de leur célèbre compatriote, et qu'ils en restent plus ou moins légitimement fiers, ils voient ses traces partout.

Il est fort peu de grands hommes, de bienfaiteurs de l'humanité, qu'on ait révéralés à l'égal de ce capitaine de contrebandiers, dont les exploits ont défrayé je ne sais combien de mélodrames, de feuilletons et de complaintes. Les bonnes femmes de Romans et de Saint-Marcellin en parlent encore avec émotion et l'on retrouverait sans peine dans le pays des médailles frappées à son image.

Il restait à démêler l'histoire de la légende, à rechercher sous le maquis des détails rapportés et des contes fabuleux, le véritable Mandrin. C'est à cette tâche qu'un écrivain, curieux de ces sortes de reconstitutions, M. Prantz Funck-Brentano, vient de se dévouer. Il va nous donner un Mandrin tout neuf. Pour l'instant, il n'a pas dépassé la jeunesse de son héros, mais ses premiers travaux n'en sont pas moins savoureux: vous allez en juger.

Pour comprendre la popularité dont bénéficia ce singulier personnage, il faut d'abord se rappeler que les Français a toujours admiré les "rousseurs du guet" et que les fermiers généraux, les collecteurs d'impôts multi-millionnaires de l'ancien régime n'ont jamais joui de la sympathie publique. Chargés de recueillir les taxes pour le compte de l'Etat, ces industriels brevetés tâchaient de remplir leurs poches le plus qu'ils pouvaient en pressurant le pauvre monde. C'étaient eux qui touchaient les droits de douane, d'octroi et de gabelle, allant jusqu'à confisquer les meubles des gens qui ne consommaient pas assez de sel à leur gré. Mandrin, contrebandier, adversaire né des fermiers généraux, devait tourner à son propre actif toute la haine qu'ils inspiraient. Et par là s'explique que l'opinion publique, oubliée de ses méfaits, ne se soit guère souvenue que des bons tours qu'il jouait à ces traitants, à leurs agents, à leurs indicateurs et à la maréchassée.

Mandrin était d'ailleurs fils de bonne famille. S'il quitta sa ville natale, Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs en Dauphiné, c'était qu'il avait eu maille à partir avec la justice, ayant participé à une rixe sanglante, c'est aussi qu'il voulait venger son frère condamné à mort et pendu comme faux monnayeur.

Vers 1754, après quelques coups d'essai, il organise sa fameuse bande, celle des mandrins, comme disaient les populations. Il ne s'agissait point de voler, ni d'assassiner les particuliers, mais de faire du commerce de contrebande, à la barbe des fermiers généraux et de leur personnel.

Mandrin commande à une centaine d'hommes fort bien armés, puisqu'il a même de l'artillerie dans sa troupe. Il colporte du

tabac suisse, des indiennes, des mousselines venues de l'étranger, toutes choses prohibées ou fortement taxées, mais qui n'ont, bien entendu, acquitté aucun droit d'entrée. Vêtu d'un habit gris à boutons jaunes, coiffé d'un chapeau galonné d'or, il fait sensation, et en six mois traverse toute la France du Midi. Sur son passage, les belles dames accourent, solliciteuses de renouveler leur linge ou leur parure à peu de frais; et les employés du fisc regardent de loin sa troupe avec mouvements rapides et précis.

Vous savez comment il opérait? Le 30 juin 1754, il pénétra dans Rodez, capitale du Rouergue, pleine de soldats. Ses cent hommes d'armes descendirent de cheval, tandis que les valets déployaient les étoffes et exposèrent leur tabac. Un roulement de tambour, puis une sorte de héraut proclame que nul ne sera inquiété pour avoir acheté les marchandises passées en fraude, Mandrin le garantit.

Mais il ne suffit pas à Mandrin d'écouler ses ballots. Il s'est promis de s'amuser et de s'enrichir au détriment du fisc, et aussi de se divertir au détriment des gendarmes. Il se rend avec quelques uns de ses compagnons chez l'agent des fermiers généraux et lui présente du tabac: "Ne prenez pas ceci pour un songe, lui dit-il civilement. Ce que vous voyez est du vrai tabac, le vôtre n'est pas d'une saveur plus admirable. Je vous l'abandonne à 40 sous la livre et ne veux point d'autre acheteur que vous. L'agent se frotta les yeux. Après mûre réflexion, il se résigna lui, le collecteur de l'impôt des tabacs, à acheter publiquement des paquets de contrebande, et la foule de rire. Il y avait certes de quoi!"

Ce n'est point tout. Dans la même ville, Mandrin apprend qu'on a confisqué des fusils à des contrebandiers. Des contrebandiers! Ces fusils lui reviennent de droit. Il les réclame au premier des fonctionnaires du roi qui les lui remet avec une parfaite courtoisie, prenant même soin de remplacer l'un d'eux qui manquait. Or Mandrin, pour l'heure, n'avait pas besoin de toutes ces armes. Savez-vous ce qu'il en fit, d'après des pièces historiques? Il les déposa à la gendarmerie, jusqu'à son plus prochain passage; et la gendarmerie les conserva ponctuellement pour les rendre. Cela n'est point du vaudeville, ni du roman.

Enfin, avant de quitter Rodez, Mandrin-passe chez le receveur des tailles, sorte de contrôleur des contributions directes, pour échanger le billon qu'il avait touché contre de l'or. Et l'or lui fut compté avec exactitude.

Lorsqu'il partit, il était populaire. Il n'était âgé que de 29 ans et avait accompli un coup de maître. Comment un pareil homme ne serait-il pas devenu légendaire, et comment ce contrebandier qui terrorisait et ridiculisait l'administration royale, n'aurait-il pas pris figure de héros?

LA CIGARETTE EN CHINE.

L'impératrice de Chine vient d'interdire l'usage de la cigarette dans le Céleste-Empire. Pourrait-on le qualifier encore de Céleste après cette interdiction?

Que dirait Sganarelle, dont on se rappelle l'éloquent discours en faveur du tabac, au début du "Festin de Pierre"? Et que diront les députés, lorsque l'impératrice aura réalisé son rêve d'une représentation parlementaire? Ils lui diront que sans bureaux de tabac on ne peut gouverner!

La Confusion des Langues.

Malgré une campagne déjà longue et les efforts personnels de l'empereur Guillaume II, les mots français ou tirés du français abondent toujours dans le langage allemand. Les "Münchner Nachrichten" signalent, à ce sujet, une brochure qui vient de paraître, et qui est intitulée: "Berlin, ville française". Elle engage les lecteurs à compter les vocables étrangers qu'ils trouveront dans vingt lignes d'un journal allemand, le premier venu, et à traduire ces lignes en français, en y introduisant un nombre égal de mots allemands: "De cette façon, ajoute-t-elle, nos compatriotes se rendront peut-être mieux compte de l'étrange mixture qui leur sert de langage."

Prenez pour exemple cette phrase: "Der 'Portier' fehrte uns vom 'Parterre' nach der 'Bel-Étage'. Ein 'Lakai' effnette uns die Tür zu einem luxurios 'dekorierten Salon'. Hier empfangt uns die 'Dame' des Hauses in eleganter 'Toilette', unsp bal würde die 'konversation anmiert'; denn die 'Dame' rivalisierte an 'Esprit' mit den 'brillanten' Bons mots meines Freundes". L'auteur ne conduit de l'erdgesshoss au schoenstock. Un bedientier nous ouvrit la porte d'un saal uppement schmück. La frau de la maison nous y reçut dans un anzug zierlich; et bientôt l'unterhaltung devint très lebhaft, la frau wetterte in geist avec les witzes glaekendes de mon ami. C'est en effet assez curieux.

Le billard de M. Grévy.

Ce meuble historique, dont la célébrité est universelle et qui évoque tant de souvenirs vient d'être vendu au Dépot du mobilier de l'Etat, rue des Ecoles. Lorsque M. Félix Faure entra à l'Elysée, il fit remettre à neuf le palais présidentiel et ordonna la réforme de certaines pièces de mobilier: le billard de Grévy, qu'avait respecté les Présidents Carnot et Casimir-Perier, le choqua par son aspect bourgeois et inesthétique.

M. Félix Faure l'offrit à son ministre des finances. Il faut croire qu'au Louvre il fut moins dédaigné qu'à l'Elysée. Les at-taches de cabinet des différents ministres des finances firent sur son tapis de si nombreux carambolages que le vénérable billard en fut aujourd'hui à un état extrême de vétusté.

Ranavalao.

La reine Ranavalao, annonce son prochain retour à Paris. Pendant sa villégiature à Honigate, elle est allée excursionner en automobile à Granville, Caen, Coctanos, Avranches. Elle doit visiter l'abbaye de Mont-Saint-Michel, et elle pensera peut-être jusqu'à Saint-Malo.

Mais elle compte passer la dernière partie de ses vacances à visiter en détail les Louvres, qu'elle a parcourus de son dernier séjour, les Gobelins, la Manufacture de Sèvres, et surtout Versailles.

Avant de regagner Alger, Ranavalao veut aussi voir Compigne et Fontainebleau. Ces

Désastreux incendie.

Old Orchard, Me, 16 août.—Deux personnes ont été brûlées vives et cinq blessées pendant un incendie qui a éclaté hier soir parmi les nombreux cottages de cette station balnéaire. Les pertes matérielles s'élevèrent à 500,000 dollars.

AMUSEMENTS. WHITE CITY.

La dernière représentation de "The Bohemian Girl" se donne ce soir, et à partir de demain la troupe Olympia se fera applaudir dans "Ouvette", une très jolie opérette d'Audran. A cette pièce succédera, le 25 août, "La Périochole."

WEST END.

La brise qui souffle chaque soir du Lac est aussi agréable que vivifiante pour ceux qui vont se reposer des fatigues de la journée à West End.

Le concert de l'orchestre, la représentation de vaudeville et les vues animées du kinodrome augmentent le plaisir et sont applaudis par des milliers de personnes.

Collision à New York.

New York, 16 août.—Un train de marchandises est entré en collision avec un tramway, ce matin dans l'avenue Coney Island.

La santé de John F. Gaylor.

Macon, Ge, 14 août.—Une légère amélioration s'est produite dans la santé du colonel John F. Gaylor, enfermé dans la prison au comté de Ribb où il purge une condamnation à sept années de prison.

La grève des télégraphistes.

New York, 16 août.—L'ordre de grève générale lancé hier soir par le président Small à tous les membres de l'Union des télégraphistes de commerce, n'a produit jusqu'ici aucun effet appréciable et le service se poursuit avec la même régularité que les jours précédents. Les employés des Compagnies Western Union, Postal et de la Presse Associée qui n'ont pas joint la grève semblent peu disposés à obéir aux ordres du président de l'Union.

Les directeurs des deux grandes compagnies télégraphiques ont déclaré que jusqu'ici l'ordre de grève générale n'avait eu aucun effet sur leurs employés.

La Presse Associée a repris, ce matin, son service sur divers petits réseaux qui depuis trois jours étaient privés de nouvelles; le service des dépêches sur les grands circuits se poursuit avec la même régularité que ces jours derniers.

Chicago, 16 août.—Pendant la conférence tenue hier soir à Chicago entre S. J. Small, président de l'union des télégraphistes de commerce d'Amérique; C. J. Russell, secrétaire de l'union; Samuel Gompers, président de la Fédération américaine du travail

La situation financière de la fabrique d'automobiles Pope.

New York, 16 août.—Dans une interview ce matin, le colonel Pope, vice-président de la Pope Manufacturing Company a fait la déclaration suivante: "Nous avons de bonnes raisons de croire que l'actif de notre compagnie est beaucoup plus élevé que le passif et nous espérons que sa situation financière s'améliorera rapidement."

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Le train de voyageurs No. 103 de la ligne Missouri Pacific a déraillé cet après midi près de Buffalo, Mo. Quinze voyageurs ont été blessés.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR THÉODORE CAHU

DEUXIÈME PARTIE

XXII

L'ONCLE ET LE NEVEU.

Il se sentait pas la douleur. Il courut à Miette, blottie, effarée, dans un coin de la cachette et d'une voix caressante:

—N'aie plus peur ma mignonne... Le méchant homme ne te fera plus mal... Tu vas revoir ton parrain et... mademoiselle Maman... Je vais te conduire près d'eux.

Puis il cria de toutes ses forces:

—A moi! par ici... Je suis là avec l'enfant... Venez... venez!

—Voilà, nous arrivons, répondirent des voix qui se rapprochaient.

—De quel côté?

—Par ici... Je suis là... On arriva, les gendarmes en tête.

Il s'emparèrent du "Vieux", qui essaya de se relever sans protestation, sans un mot.

Il ne put se tenir sur les jambes et retomba lourdement par terre.

Lui aussi était contusionné, mais il ne saignait pas, car tout en se défendant, Hermann l'avait menagé le plus possible.

—Vous êtes blessés, monsieur? demanda l'un des gendarmes à Hermann.

—Un peu... les ronces, les épines... Et puis j'ai été mordu.

—Vous êtes couvert de sang.

—Ce n'est rien... mais il était temps... je n'en pouvais plus... J'étais égaré quand tout à coup, il est tombé inerte.

—Sans vous, il nous eût échappé et serait parti avec l'enfant.

—On ne peut lui en vouloir... il est fou.

—Possible! mais il faut l'empêcher de nuire.

—C'est prudent.

D'autres gens arrivaient. On s'empressa autour de Miette qui se ressura en reconnaissant les gens de Champigneulle.

On l'interrogea.

En quelques mots, elle raconta ce qui lui était arrivé, puis elle se plaignit.

—J'ai mal... J'ai faim... Je n'ai pas mangé depuis longtemps.

—Paure mignonne! Quelle mine elle a, disait-on en s'apitoyant sur son visage pâle, les yeux tout rouges, à force d'avoir pleuré.

—Il faut revenir vite à Champigneulle, commanda Hermann. L'un de vous emportera l'enfant.

—On lui donnera un peu à manger, puis je le conduirai au château... Je connais le docteur de Châteaubourg... J'allais chez lui.

—C'est Mlle Fernande qui va être contente!

Et le commandant Morlan... Depuis deux jours il court partout.

Les gendarmes voulurent emmener le fou. Ce fut impossible, il se laissait traîner sans faire un mouvement. Son visage tout à l'heure congestionné, hâlé par la rage, changeait de couleur, se rassérénait et pâlisait.

Sa tête tombait à droite et à gauche comme au battant de cloche.

—Il se meurt! dit l'un des deux qui le soutenaient.

—On le dirait.

—Pour sûr.

—En effet, le comte de Hautmont possédait quelques soupires sa poitrine eut des soubresauts...

—Encore une fois il essaya de regarder Miette que l'on emportait et mourut en bégayant ces seules paroles:

—Ma fille!

Le brigadier ordonna à celui de ses hommes qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à la lisière du bois où un gars du pays gardait les chevaux.

—Briffault, vous allez rester ici...

—Oui brigadier.

—Je vais prévenir M. le maire et le docteur Girard pour les constatations. Je reviendrai avec une voiture jusqu'au bois, on emportera le cadavre.

—Le "pauvre Vieux", dit le forain qui venait d'arriver et regardait le corps du comte gisant à terre... Le v'la mort, il est bien plus heureux!

—C'est égal... Un peu de plus, il aurait tué Miette, fit un autre.

—Et le monsieur qui l'a retrouvé... Il l'étranglait aussitôt... Un fameux type ce bourgeois-là... Sans lui qu'est-ce qui serait arrivé? Les fous on ne devrait pas les laisser courir en liberté... C'est trop dangereux.

—Qui que c'est ce bourgeois-là...

—Il arrivait par le train...

—On ne le connaît pas?

—Non.

On revenait vers Champigneulle... Hermann était à l'heureux d'avoir retrouvé sa saine et sava la fille de Morlan qu'il ne souffrait pas de ses blessures et ne pensait pas à laver le sang qui lui couvrait le visage, le cou, les mains.

Sur la route, on rencontra Girard qui prévenait par le brigadier avait enfoncé sa bicyclette et pédalait prestement.

Il regarda d'abord Miette que portait dans ses bras un paysan. Il l'embrassa et prescrivit qu'on lui donnât peu à manger pour commencer, car l'es-pomato fatigué, souffrant, supporterait mal une trop copieuse nourriture.

Puis il vit Hermann tout saignant qui se tenait un peu en arrière.

Il le reconnut et cria:

—Vous!...

Hermann mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander la discrétion, mais trop tard. La rencontre était imprévue que le bon docteur ne comprit pas le signe et répéta:

—Vous... Comment se fait-il... Vous êtes revenu de Marseille.

—C'est probable, répondit en souriant le comte, puisque me voilà.

—Vous êtes dans un joli état!

—Peu de chose... Demain il n'y paraîtra plus.

—Ce n'est pas certain...

—C'est vous qui avez retrouvé Miette?

—Un bourgeois... Un monsieur qu'on ne connaît pas la ramène... Il est en sang. Le fou a voulu le tuer.

On leur demanda:

—Miette n'a pas de mal?

—Non... mais elle a faim. Elle demande à manger.

Le duo, Fernande, vintrent au-devant du groupe nombreux qu'ils apercevaient sur la route.

Morlan le précédait en hâtant le pas et tout comme le docteur quand il vit Hermann il s'écria:

—Vous... C'est vous qui me ramenez ma fille?

—Prenez-la, répondit Hermann en la lui tendant, tandis que Miette répétait:

—Mon parrain... Mon parrain!

Le père baisait le visage pâle de sa fille, avec une explosion de joie.

Le vaillant soldat pleurait comme un enfant.

Puis ce fut le tour de Fernande, de mademoiselle Maman, qui tout en embrassant sa... petite sœur, regardait avec amour le cousin Hermann... couvert de sang comme un boucber.

Elle le trouvait beau, superbe. Elle l'admira.

Le duo, d'une voix forte, mais pourtant toute tremblante d'une vive émotion, exprima à Hermann son orgueil paternel.

—Mon fils... mon enfant...

Il annonçèrent:

—Un bourgeois... Un monsieur qu'on ne connaît pas la ramène... Il est en sang. Le fou a voulu le tuer.

On leur demanda:

—Miette n'a pas de mal?

—Non... mais elle a faim. Elle demande à manger.

Le duo, Fernande, vintrent au-devant du groupe nombreux qu'ils apercevaient sur la route.

Morlan le précédait en hâtant le pas et tout comme le docteur quand il vit Hermann il s'écria:

—Vous... C'est vous qui me ramenez ma fille?

—Prenez-la, répondit Hermann en la lui tendant, tandis que Miette répétait:

—Mon parrain... Mon parrain!

Le père baisait le visage pâle de sa fille